Josef Tomáš

LE RETOUR D'AGNÈS DE BOHÊME

Josef Tomáš

LE RETOUR D'AGNÈS DE BOHÊME

Dédié à la guide inconnue
du couvent Sainte-Agnès-de-Boh*E*me,
Prague, quartier Saint-François

© Josef Tomáš, 1999
Traduit de tchèque © Xavier Galmiche, 2015
Épilogue © Hana Tomková, 2014
Illustratitions © Petr Probst, 2014

« …nec mirum, quoniam eam, ut verum fateor, sicut conjugem et liberos et universa bona diligo, cunctisque mortalibus praefero in affectu. Datum Pragae anno ab inc. dom. MCCXXXVII, regni nostro anno IX. »
Wenceslaus IV. Boemorum rex Gregorio IX. papae gratias refert

Contents

Arrivée	5
Le Couvent	8
La Rue	13
Le Pont	16
La Rivière	19
Silence	22
Le Château	25
Le Sanctuaire	28
La Ville	31
Les Palais	36
La Statue	40
Départ	47
Seuil	50
Postface	54
Notes et traductions	55

ARRIVÉE

Me voici donc... Je suis venue en avion
de très, très loin. Je suis venue ici – où
m'avait-il écrit, est le cœur de l'Europe.
« Bien racorni, certes » avait-il écrit,
« mais il bat encore. »

Lui, étranger que jamais de ma vie je n'avais vu !
et pourtant – lettre après lettre –
de moi devenu familier,
tant et si bien que mon actuel voyage vers l'inconnu
m'apparaît maintenant comme un *véritable* retour.

D'où ?... Où ?... Pourquoi ?...
Cela fait longtemps que j'ai désappris
à être curieuse de tout cela.
Le secret ne nous regarde-t-il pas sans cesse
droit dans les yeux ?... Ne sommes-nous pas au courant ?
Mais nous n'arrivons pas non plus à suspendre, fût-ce un instant,
cet incessant mouvement de tête,
d'ici à là, d'ici à là...

Je ne suis pas encore arrivée. Je vais bientôt atterrir.
De l'altitude bleutée je vois le paysage
poudré de neige, pays
à plusieurs titres de moi
inconnu – et il m'apparaît fossilisé, mort.
Est-ce donc le pays de la Belle au bois dormant ?
L'a-t-il déjà sauvé de l'ensorcellement, mon prince
qui en ce moment m'attend, quelque part en bas,
moi – de lui inconnue ?

Lui seul que j'ai osé
venir jusqu'ici, où certainement
tout sera différent, à moi étranger.
Lui, étranger, mon guide –
cet esprit fantasque qui m'assure
avoir jadis été mon frère !
De lui je ne sais rien. Je n'ai pris l'avion
que pour lui.
Il me préoccupe tant
qu'à peine suis-je sans nouvelles de lui depuis quelques jours,
je crains qu'il n'ait eu un accident.

Il m'attendait ; je le reconnus
dès la passerelle de l'avion. Je le vis agiter du haut
du balcon la main dans ma direction.
À cause de la distance, mes yeux ne distinguaient pas ses traits,
il n'était qu'une ombre se déplaçant
sur le toit ouvert du bâtiment, une ombre
qui se détachait sur le ciel d'acier d'un jour de février.
Non, du regard je n'étais pas sûre de le reconnaître,
mais de cœur je le savais bien :

c’était lui. Non, du regard je ne le connaissais
qu’au travers des lettres : des dizaines de lignes, tout d’abord,
et plus tard – quand il eut commencé à grandir en moi
et que les mots furent devenus de plus en plus superflus –
par ce qui était dit entre les lignes.

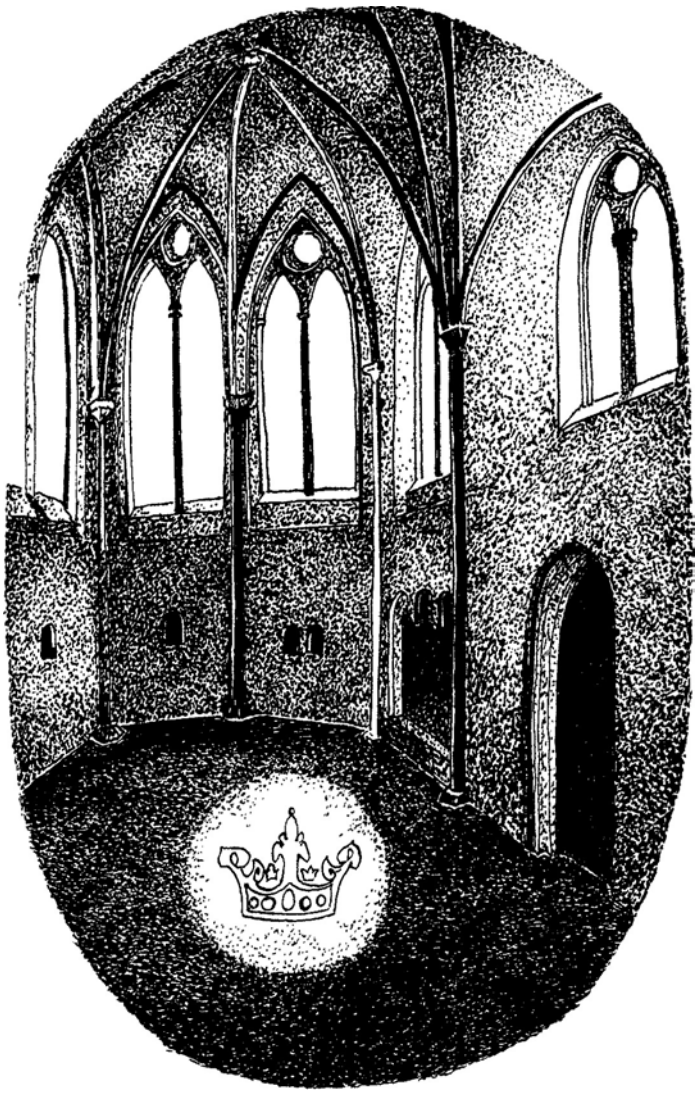
Ce n’était qu’une ombre et pourtant – de loin déjà –
je m’appuyai sur lui avec autant de confiance
que si je le connaissais depuis la nuit des temps.
Tant et si bien qu’à peine fus-je entrée dans le hall
ce ne fut que rencontre de deux proches.
Il s’approcha de moi en m’embrassant sur la joue
et dit : « Ah oui ! je ne me suis pas trompé, c’est bien toi. »
Et alors – comme dans un vertige, dans un tourbillon de sentiments –
voilà qui m’a traversé l’esprit : être avec lui
sans l’aimer plus que tout,
voilà qui dépasserait vraiment mes forces !

Il y a peu, il m’avait écrit, tout à trac :
« Tu ne sais pas ? Réfléchis ! Je suis ton roi.
Ton frère. Ton frère que tu as tant chéri
que tu en as perdu le ciel. »

Je n’en savais rien. Ce n’étaient que des mots pour moi,
mais des mots pleins d’enchantement, de secret... Je ne sais pas
où il avait trouvé cette idée ; cette certitude qui l’avait fait prononcer
ces choses fabuleuses. Plus tard, il m’écrivit :
« Viens ici. Tu verras. Ton cœur ressentira
qu’ici est ta maison. Que tu étais, ici, il y a
très, très longtemps, chez toi. »

Me voici donc... Ici, à côté de lui...
Avec lui, enfin en vrai...
Vraiment ?...

LE COUVENT



J’ignore pourquoi c’est *ici* qu’il m’amène en premier...
Il espère peut-être que je tombe sur *quelque chose* que je reconnaîtrais ?...
Là, certes, sous les voûtes du cloître et l’envergure des sanctuaires,
s’ouvrent le plafond nervuré et les fenêtres arquées
ouverts vers le haut comme dans une prière,
mais pierres et briques
affleurant ci et là de dessous l’enduit
ne savent fichtre rien de ce
qu’ils eussent jamais étayé quelque chose de céleste !...

« Ci-gît ce corps qui me servit
à te rendre visite, »
chuchote mon guide dans le silence,
désignant du doigt le dallage.

Je déchiffre une pierre tombale :

VENCESLAUS I. REX BOHEMORUM IV. 1205-1253

Ensuite il continue :
« Une fois je t’ai aussi écrit
que je t’aimais plus que tout ;
plus que ma propre femme et mes enfants.

Je passais ma vie à attendre la prochaine visite.
Plonger mon regard dans tes yeux, c’était comme
voir par la fenêtre l’éternité.
Que de fois je t’ai suppliée : ‘Ne me laisse pas
de ce côté-ci de toi-même ! Mène-moi en toi là-bas,
où je pressens la stabilité invariable !’
Toi, tu l’avais trouvée, tu t’y étais sise,
en un lieu, en un temps d’autrefois, et dès lors
tout ce qui aurait pu la perturber
n’eut plus de place en toi. »

Quelles paroles !... Mais que veulent-elles me dire
ici et maintenant ?... En ce moment,
elles sont si inopportunes ! et à cet endroit,
elles sont pour ainsi dire mal venues ; et pourtant au fond
de moi elles font résonner quelque chose
de bien connu et d’oublié !...

Il continue à m’expliquer à mi-voix :
« Ces jours lointains ne sont pas si différents
du présent. Durant ces sept ou huit siècles
rien d’essentiel n’a changé.
Aujourd’hui de même qu’autrefois, bien peu
savent s’arrêter pour se figurer
– rien qu’une fois dans leur vie –
le rapport existant entre l’éphémère et l’éternel.
Et cependant – c’est l’unique façon d’arriver
à comprendre le message

que tu y as – pour nous - laissé :

que posséder ici
signifie perdre à jamais là-bas,
tandis que renoncer ici promet
pour l'éternité des délices insoupçonnées !

J'avoue que je ne le comprenais pas non plus.
Je t'ai seulement (parfois) envié
ta si apparente transparence, qui était presque perméabilité.
Il semblait qu'à un certain moment de ton passé
tu t'étais fondue en quelque chose... en quoi ?!...

Non, j'étais incapable de te comprendre.
Je n'étais point moine mais seulement roi
dont le devoir était régner, soit
trancher discordes et querelles,
et plusieurs fois je dus punir de mort
tant la canaille que la noblesse de mon royaume
pour des crimes si terribles
que ce pays me semblait de plus en plus
monstrueux – comme voué
à la damnation éternelle...
J'étais dans le lot : surtout aux moments
où je méjugeais d'une affaire,
et punissais l'innocent.
Par après, je passais des nuits blanches
tremblant que ne frappe à ma porte à chaque instant
l'heure de l'inévitable châtiment.

C'est de toi pourtant que j'appris à percevoir
plus délicatement les actes des hommes ;
ressentir comment chacun d'eux fait osciller
ce quelque chose de mystérieux qui
– comme tu me disais – remplit
l'espace du temps passé.
Et ensuite – plus tard –
cela peut durer plus ou moins de temps,
quand ce léger mouvement,
est déjà complètement oublié,
il revient à l'improviste et de surcroît
au centuple,
pour, plus fort que la tempête,
pousser les moulins divins,
et entre les meules du destin écraser en poussière
tous nos projets et toutes nos intentions...

Dès que je le pouvais je te rendais visite,
pour trouver chez toi – toi toujours tranquille – la tranquillité.
Moi, le seul homme que tu eusses,
toutes ces longues années, le droit de voir. J'avoue
que pendant longtemps, je ne compris pas cet interdit.

Ce n’est que maintenant que je comprends – peut-être – un peu,
pourquoi, moi aussi, j’aurais alors dû t’être interdit.

Et pourtant – je me suis même fait enterrer ici
pour que tu puisses plusieurs fois par jour
t’agenouiller sur ma tombe
et prier non seulement pour que je sois sauvé
mais aussi pour que nous nous retrouvions au ciel.
M’y as-tu trouvé ? Je ne sais pas et si oui
cela dut être de très courts instants,
car je ne venais me concentrer ici
que le moment d’un souffle :
rien qu’un éclair, un clin d’œil
de cette clarté lumineuse dans laquelle,
comme tu m’avais révélé, tout repose. »

Je me tais, bizarrement rassurée par ses paroles.
Je n’y trouve pas beaucoup de sens
au milieu de ce monde criard qui est le nôtre ; mais là,
où moi aussi – quelquefois – pour un moment je me repose,
en effet, tout peut arriver.

Puis je le questionne, comme alléchée à l’idée
de rentrer dans son jeu : « Et *mon* tombeau à moi, où est-il ? »
« Il était *ici*, » dit-il en désignant un monument dans l’embrasure de la fenêtre.
« Mais il s’est perdu – pillé ou éparpillé –
à cette époque qui, née des meilleures intentions,
s’abîma bientôt dans la plus cruelle folie.
À ses yeux rien n’était saint : ni lieu, ni édifice, ni tombeau ;
elle s’est autorisée des mœurs bien animales,
au nom de *son* dieu et de *ses* signes. »

À la ronde rien n’est donc resté
de mon passé... Mais, qu’est-ce que c’*est*, le passé ? – :
compte-rendu douteux, faits bruts, morts,
reliés à notre imagination hypertrophiée
tout cela passant des têtes aux livres et vice-versa...
Comme tout ce qui est ici... Qui sait
ce qui a vraiment subsisté de cette époque lointaine :
charpentes, toits, vastes murailles,
tout est neuf, ou ne fait qu’imiter
ce qui, jadis, a existé, peut-être.

C’est pourquoi je ne ressens pas
le moindre frémissement de compassion
à l’endroit même où, dit-on, se trouvait l’hospice.
Depuis des siècles l’air n’y a pas frémi
de prières – seule la curiosité
règne en maître – pour le spectacle,
entrée payante !

Ainsi, si jamais Elle se sentit ici un jour chez elle

des années durant, comme il me l’explique,
cela ne put d’abord être que par devoir
auquel l’obligeait le sang royal
puis, plus tard, pour l’humble discipline du service aux malades,
qu’elle avait accepté de son gré
en entrant dans l’ordre régulier.

Et son cœur de femme ?...
Où est-il passé ?... Peut-être l’a-t-elle caché
alentour, au royaume de Přemysl,
lorsque, pendant un de ses nombreux voyages de château en château,
elle se lassa d’attendre
que père, frère ou futur beau-père
décident de son destin à sa place ?...
Aussi préféra-t-elle
pour son amour le stable au périssable !...

Mais à qui est-il donc, *ce* cœur-ci
qui maintenant bat si fort en moi ?! –

LA RUE

Premiers pas à travers la ville...
Déambulation incertaine et chancelante
dans l'enchevêtrement des rues sillonnées
où le temps crédule a inconsciemment
labouré – il ne cesse d'ailleurs de le faire -
l'histoire inutile de la ville.

Lui ne change point ; aujourd'hui
comme autrefois ; le voici enivré d'avenir.
Il le promet chaque fois autre, nouveau, meilleur.
On ne peut s'étonner qu'il ne soit parvenu
que très rarement à suivre la ligne droite,
ou la courbe du cercle. Ce ne sont partout
que sentiers tortueux, inégaux,
bosses et creux et dépressions,
qui me forcent, au bout de quelques pas à peine,
à me concentrer, anxieuse,
sur la suite de la course.

Et par-dessus le marché : quel fourbis ! –
Que de rebuts de toutes sortes
il a accumulé en pleine rue !
Choses et plantes, animaux et humains,
tout ce qu'il crée sans cesse,
qu'il trimbale pour le jeter enfin,
comme un petit enfant,
et l'oublier aussitôt.

J'ai l'impression de marcher
sur des couches d'ossements
et j'adresse un regard interrogateur à mon guide,
car soudain sa main dans la mienne
paraît sans vie... En fait c'est le monde entier qui
paraît avoir trépassé – moi compris, lui compris,
ces deux squelettes, marchant à tâtons, que nous sommes...

Émue, je m'appuie contre lui et lui demande :
« Mon ami, mon frère, vois-tu ce que je vois ? »
– d'ailleurs, j'y pense : j'arrive encore à parler.

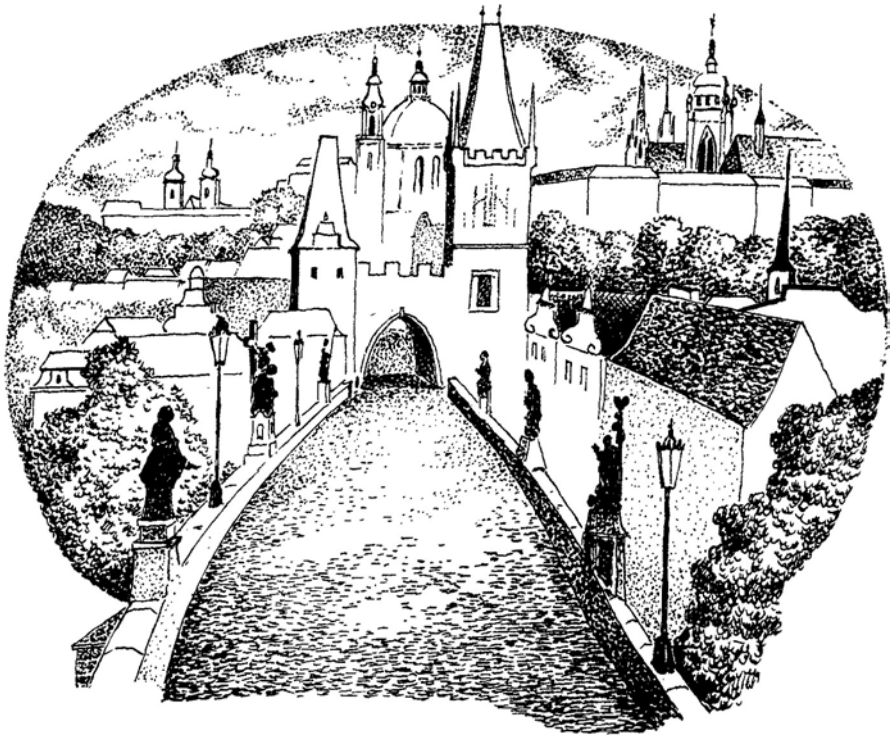
« Quoi, ma chère ? Si je vois ces ossements ?
Ici, il y en a une couche épaisse,
jusqu'à plusieurs mètres de profondeur.
Il y a cent ans, la vieille ville juive
se trouvait à cet endroit. »

Je continue à marcher silencieuse ; prudemment,
comme sur la corniche d'un bâtiment...
Je me demande : combien de pas
pourrai-je encore ainsi traverser ma vie en équilibriste ?...
Jusqu'à ce que, inévitablement,
la Terre retourne en poussière, jusqu'au retour

vers l’oubli de tous et tout.

Comment il se révèle absurde, l’amour humain !
dans ces moments où tout crie alentour
de la terre saturée :
Memento mori !… Memento mori!…

LE PONT



Nous voilà sortis
du sombre dédale des ruelles
et je suis prise au dépourvu
par l'éblouissement –
il me semble soudain avoir franchi le seuil
des ténèbres à la lumière,
de la tristesse à la joie,
entre quotidienneté déprimante et majesté sans limites !

Quelle rencontre !... Mais avec quoi au juste ?...
Avec l'espace ?... Avec la liberté ?... Avec la clarté ?...
Avec le mélange explosif des éléments?
qui éclate – doux et floconneux –
à mes yeux intérieurs
et résonne longuement
dans les vallées inhabitées
gisant profond au-dessous de mes sens...

Première rencontre avec ce quelque chose
qui attentait, immémorial,
et attendait
que je le redécouvre
quand je viendrais ici,
en cet endroit plein de mystère
où le pont lui-même mène au-delà
de quelque but terrestre qui soit,
pour s'affranchir de la pesanteur
et libérer ainsi le silence...

Et moi je marche un peu de côté du pont, et par-dessous –
tandis que cet écho résonne en moi... Je lève
le regard vers la droite,
où sur la colline allongée
la silhouette du château se fond avec le ciel...

Que cet endroit est *mien* !
Ici je respire – à son rythme –
avec lui... Ici je dilue
le profane... Ici je prends ma source
à cette profondeur insoupçonnée
qui vient de s'ouvrir devant moi.

Ô apaisement trouvé ici
par le son de ce timbre grave.
Consonance et unité de tout !
Ici le regard ne papillonne pas –
il se pose plutôt, câlin,
comme la paume sur la joue du bien-aimé
quand la passion s'est assouvie.

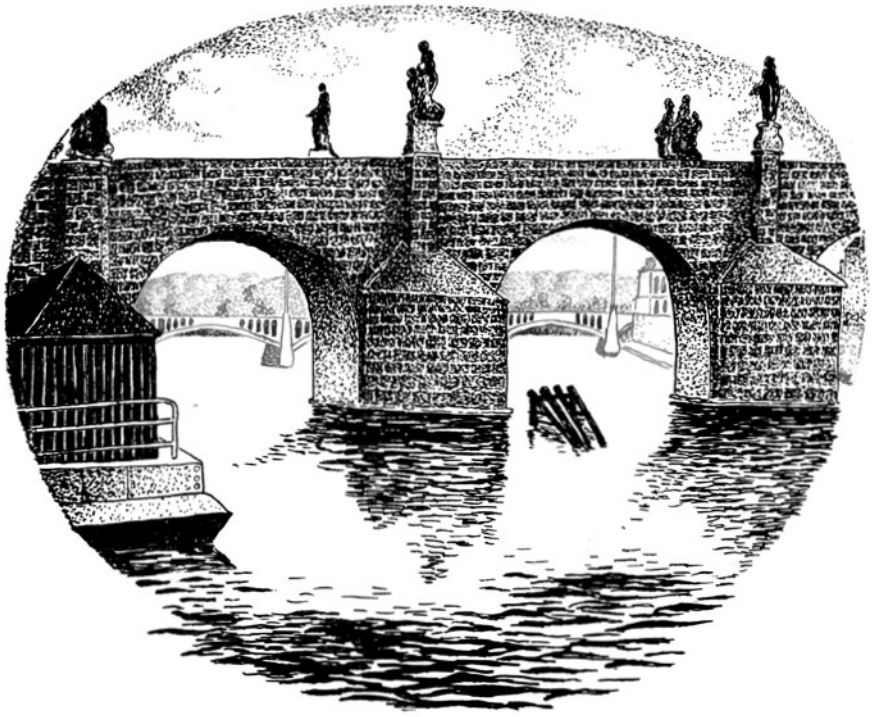
Peut-être est-ce bel et bien rencontre avec le mystère ?...
Avec ce qui depuis la nuit des temps plane, solitaire,

dans le vide au-dessus des eaux,
dans l’attente du jour où les temps s’accomplissent,
et qui finit par trouver le chemin conduisant aux rêves du roi,
qui se matérialisent enfin :
pont, puissant piédestal
étayant le mystère...

Quelle chance ! – Et quelle récompense pour moi,
de l’avoir trouvé complaisant à dévoiler
sa totalité parfaite, sa beauté !

Vrai ! quelle récompense
d’entrevoir la majesté
qui dure dans les siècles...

LA RIVIÈRE



Encore un secret !... Semblable
à celui du précédent endroit –
sauf que l'harmonie en est différente,
faite d'autres éléments,
sur la rivière qui semble librement
s'écouler devant moi jusqu'à la mer.

Le courant d'eau attire machinalement
mon regard à gauche vers le pont,
qui, large, paraît d'ici encore plus clairement
comme un socle fait pour une statue
ou bien – plus encore – :
comme le seuil d'une maison sacrée,
le seuil à moitié érodé par le courant
des doutes humains, qui n'a pas de fin,
maison – pourtant (!) – aimée
de l'ange qui détourne son visage.

Je ressens très nette
sa solennité figée.
Il est comme dépouillé de tout souci mondain –
et pour cela il n'est ni triste ni heureux,
et on ne l'aperçoit que par la petite fente
de la dépersonnalisation qui purifie.

Me tenir dans le dos de cette grandeur
m'aplatit, me voici marionnette de papier mâché,
dans ce théâtre d'ombres que font les arbres noirs et dénudés :
ils sont projetés dès le début de l'hiver
par le murmure glacé du barrage
sur l'écran fin du brouillard, qui s'étale
par-dessus le décor des cheminées et des tours de la ville.

Un jour – avec moi – tout disparaîtra...
Pont, rivière, château, toute la ville s'écroulera, anéantie,
et à la fin – moi, et avec moi – lui,
– ah, *Lui* aussi!...

Mais cet endroit – cet endroit demeurera
trace durable laissée par les pieds nus de l'ange
dont le visage et le cœur, un peu semblables à nous-mêmes,
se dirigent vers le paradis, mais dont le reste du corps
ne peut pas encore se détacher de la Terre périssable,
et pourtant tellement belle, car nôtre.

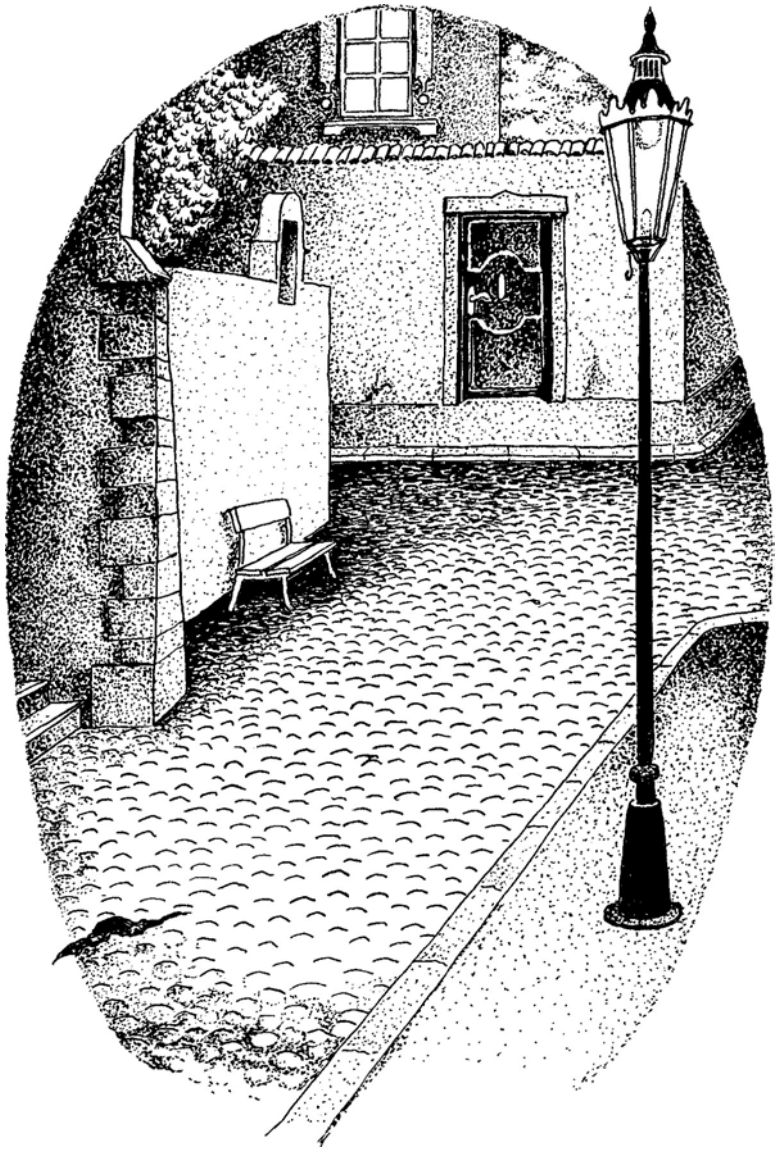
Voilà pourquoi toute chose inconstante
depuis toujours trouve *ici* son refuge :
c'est ici qu'elle peut venir se poser toutes les fois
qu'elle se lasse de sa propre inconstance.

Mais pour le moment toutes deux – moi et la rivière –
dévalons sans répit dans l'inévitable chute de la pesanteur

de la source de la naissance à l’océan de la mort...

Est-ce que moi, semblable à elle
dont l’eau fait la navette entre Terre et océan –
est-ce que moi aussi, comme Il me l’affirme,
je remonte, encore et toujours,
de l’oubli de tout être
au secret de la vie ?

SILENCE



D’où cela est-il venu ?
De l’air ?... De la pierre ?... De moi ?...
Bruit, son, paroles – tout s’éteint d’un coup,
malgré la foule des touristes
arpentant la rue étroite
entre deux places,
insubmersible.
Alors que leur jacasserie
aurait dû
rebondir, amplifiée
sur les murs et le pavé !...

C’est venu à l’improviste,
je me suis crue
tombée du ciel,
ou plutôt, pensai-je,
« retournée-au-ciel »,
là où l’espace total de la ville
qui à chacun – moi comprise –
semble simple,
venait – sans crier gare – de se dédoubler,
se disjoindre en douceur, lentement et sans bruit,
au point où, sauf moi et la ville,
tout restait *là-bas*...

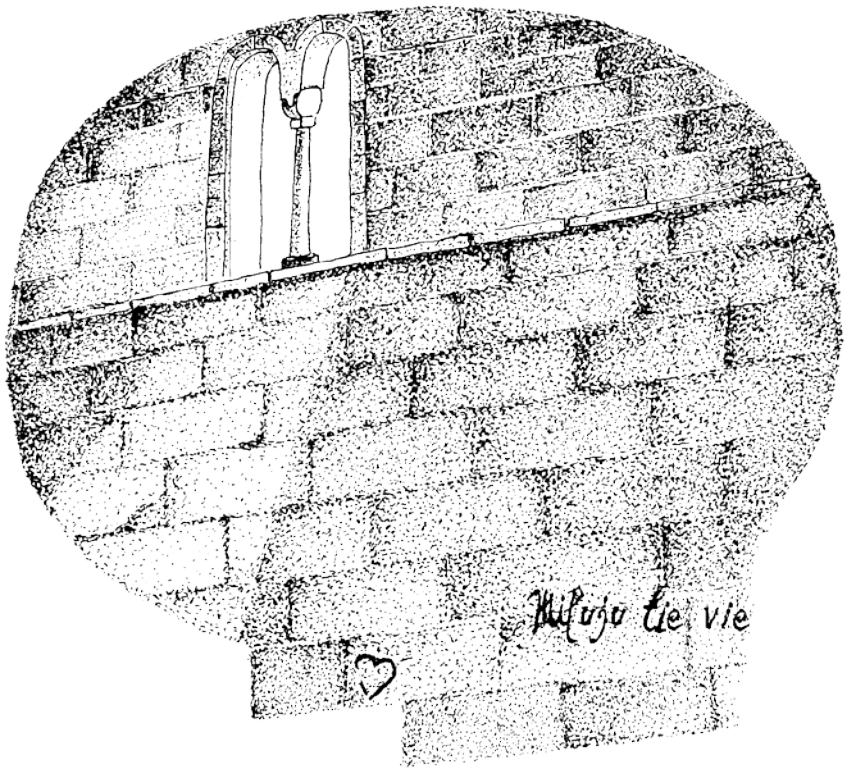
L’air s’était transformé en une vitre épaisse :
je voyais bouger les lèvres,
les pieds avancer, du vent
dans les cheveux – et pourtant tout
restait silencieux.
Le long de cette rue étroite qui descendait
vers l’autre place. Et là,
tout brusquement s’*apesantit*,
tant, que je dus m’asseoir sur le banc
en face d’une église...

J’ignore combien de temps je suis restée assise.
Simplement, le temps n’existait plus. Comment
eût-il existé – dans le silence ?... il avait dû s’éloigner
dans l’autre reflet du monde, continuant
à faire son tic-tac, comme si de rien n’était.
Mais il était revenu
m’accabler d’une lourdeur double.

Pendant ce moment où il n’avait pas existé, je m’étais sentie
sans limites,
vaste, morte, pas encore née...
Quelle légèreté alors, il y a quelques instants à peine,
quel soulagement que d’avoir pu me dévêtir du temps comme d’un manteau !...
Pour de vrai : le temps n’était plus... Et moi non plus...
Seule mon essence persistait,
de la nuit des temps jusqu’aux temps derniers,

comme le lit d’une rivière sèche
que creusent les courants de vies en allées.

LE CHÂTEAU



Ainsi m’a parlé le château
par les lèvres de mon compagnon
(jadis peut-être mon frère ?) :

« Me voici, inerte et solide,
moi que pour cette raison l’idée du temps qui passe
ne trouble pas.
Le présent s’accumule en moi
sans projet ni mémoire.
Partant, ni désir ni déception,
ni reproche ni cauchemar
ne me tourmente.

Ai-je rien à t’offrir
de mes salles vastes ?
Quelque chose qui te rappellerait
qu’ici tu fus chez toi,
qui ranimerait en toi l’image
de ta courte jeunesse passée ici,
alors que des piaffements et des cris, des paroles et des chants,
le passé n’a englouti
que l’écho ?

Que m’as-tu répondu ? Les objets – les choses, c’est cela ?
Tout cela, qui t’a persuadée, enfant,
de toute ta confiance,
que *cela* existait véritablement ici, et te laissait penser que
vous, vous aussi, ne pouviez être autres
que réels ?

Mais où veux-tu maintenant trouver
ne fût-ce que ce carreau de fenêtre,
qu’il aurait embrassé
avec tendresse
après que tu l’aurais laissée embuée de ton haleine ?

Ou les traces de tes pieds
qu’il t’avait un autre jour montrées
dans la boue durcie des remparts ?
Il avait dit alors les avoir découvertes par hasard.
Mais toi, tu trouvas dans chacune d’elle
une poignée de pétales fanés.
Tu insistas un instant,
alors il t’avoua
qu’il avait cueilli des marguerites
pour pouvoir se rassurer, sans fin,
que tu l’avais aimé d’un amour véritable et durable,
et aussi pour ranimer en lui
l’image
qu’il aurait gardée de toi,
après que tu lui aurais été arrachée.
Sans cette image tu ne pourrais pas être entière

quand, plus tard, tu le rejoindrais.

Pas le moindre grain de poussière
qui de tout cela soit resté !...

Et pourtant – il y a quelque chose
qui comme par miracle a survécu
à ces huit siècles, incroyablement longs.
Viens, descends en moi ! Jusqu'à l'endroit
où repose mon antique fondement !
Pour toi, morte autant que tu es née, il est impossible
de faire passer à la conscience le seuil de la mort,
tandis qu'en moi, qui de toutes façons suis sans vie,
tout est inscrit, exactement, et à jamais.

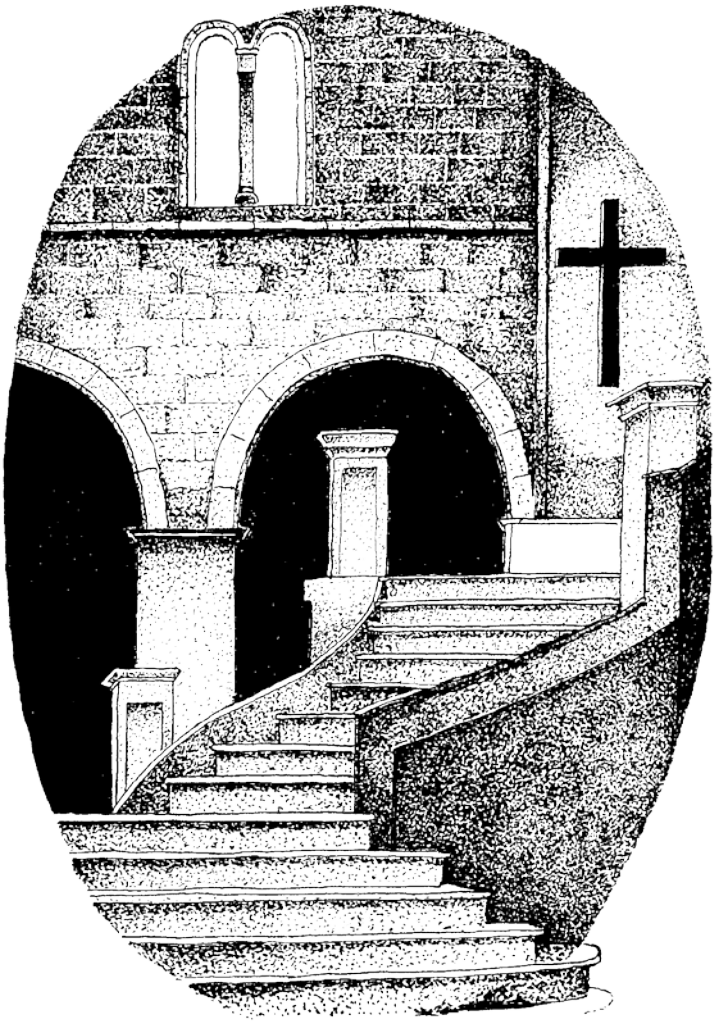
Il avait mis des semaines et des semaines
à graver dans la pierre cela, qu'il aurait pris
– si cela eût été prononcé à voix haute –
pour fanfaronnade feinte et pendable.

(Il devait te l'écrire à la plume sur une feuille
beaucoup plus tard, lorsqu'il aurait grandi
jusqu'au courage d'homme et à la responsabilité de roi.)

Regarde ! Jette un coup d'œil ! Et laisse-moi
te le lire et le traduire ensuite dans la langue
que cette courte vie t'a choisie
pour langue maternelle :

– miluju te viece nez sie
– je t'aime plus que moi-même

LE SANCTUAIRE



Mon sanctuaire, c’est l’autre...
la crypte dissimulée sous la solennité d’en haut :
pesante, depuis plus de mille ans
elle s’agrippe à la Terre.
C’est là que je m’agenouillai jadis
– encore non baptisée –
et que mes mains se joignirent d’elles-mêmes
en prière silencieuse.

Le premier sanctuaire, je l’ai vite traversé.
Mais, comme si souvent en d’autres pays,
en renversant la tête – :
sans doute pour
apercevoir cette beauté,
en quoi l’audace
des constructeurs des cathédrales médiévales
a voûté la hauteur de tous côtés.

Oui, elle me donne la tentation de fuir
au-dehors – de me fuir,
m’abandonner à l’autre puissance,
à l’extase, à l’envol, mais, las !
en un *sursum corda* qui, enivrant et libérateur,
ne dure en moi jamais plus d’un moment.

Dans l’autre temple, je peux demeurer.
La pesanteur de la bâtisse basse me plaque
irrésistiblement,
comme si la Terre voulait m’attirer
dedans, en elle, dans le rocher d’argile
où m’emmurer vivante !

Et pourtant je me sens ici hors de danger.
Comme si j’étais de retour – où – ?
en enfance ? – plus loin encore ?...

Plus loin ? Et si ce retour
du grès à l’argile menait
à une profondeur *autre*,
où le ciel, vers lequel je montai
dans mes moments d’extase,
était bien ancré dans la terre ?

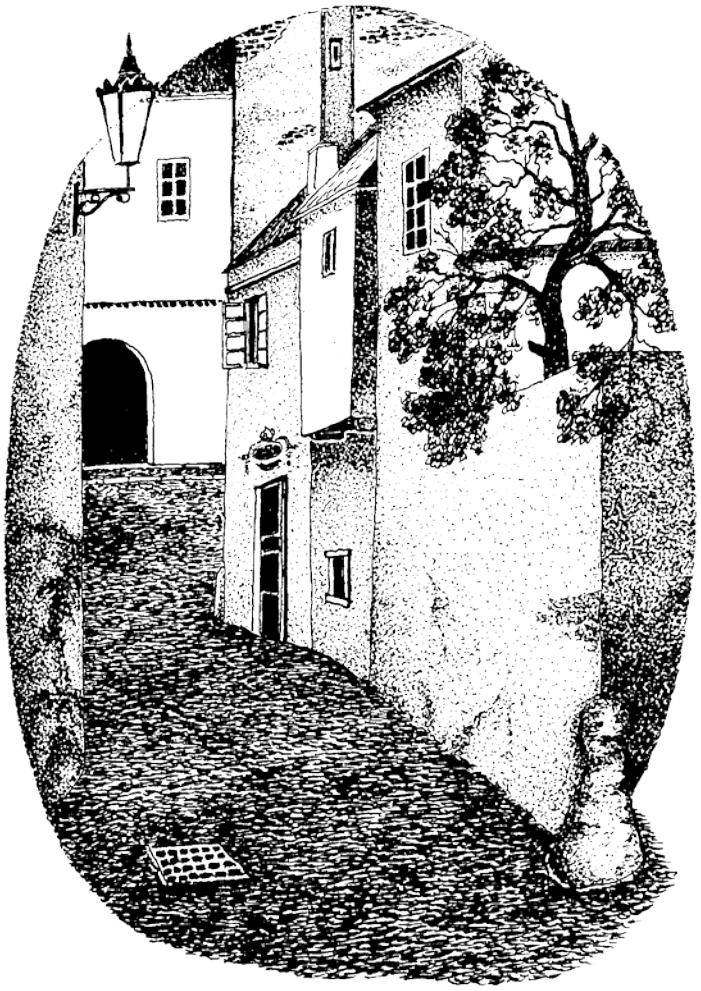
Ce doit donc être la Terre
qui m’a appelée à revenir !
Est-ce pour me montrer
qu’on ne peut vraiment
oublier son poids
et ne se hausser qu’avec le cœur.

Me voici donc à genoux, entourée de tous côtés
de pesanteur, de pesanteur, de pesanteur...

Même la lumière blanche qui passe
par les fenêtres transparentes
ici ne plane pas, mais tombe,
ne s’élève pas, mais juste éclaire.

Me voici seule – dans l’espace vide –
seule avec pesanteur et silence...
Et Lui ? – Où est-il resté ? Pourquoi cette fois-ci
ne m’a-t-il pas accompagnée ?...
Il doit savoir cela lui aussi : que dans nos profondeurs
nous nous faisons étrangers à nous-mêmes...

LA VILLE



Je le retrouve près du mur bas du château,
d'où depuis un certain temps il fixe du regard
par-dessus les toits blottis sous la colline, enneigés,
par-dessus la rivière, le pont et la ville plus loin...

Il se tait... Soudain je l'entends réciter
à mi-voix.
Dans sa langue, sans doute,
dont je ne saisis un traître mot...
Et moi, dès qu'il s'est tu,
je lui lance : « Traduis ! »
Et lui : « Trente ans déjà
que ces vers furent écrits par le plus grand poète tchèque,
quand dans son esprit turbulent
il t'eut entendue
qui marchais sur le pont de Judith. »
Et puis mot après mot il me traduit,
en cette langue neutre et plus pauvre
dans laquelle nous nous comprenons.
Il parle lentement, en faisant des pauses
sans doute pour choisir les mots :

Et lui entendait les petits pas,
Les seuls bien réels, dans les sandales…
C'était sainte Agnès de Bohême qui marchait sur le pont de Judith
(Agnes virgo, fundatrix ordinis cruciferorum
cum stella et monasterii sancti Francisci)
et réfléchissait à ce que serait la joie
si l'on ne pensait à la mort, ce que serait la joie
sans douleur…

Et – il semble y tenir –
il martèle à voix haute :
« Je ne t'ai jamais entendue marcher ainsi !
Je ne me rappelle pas t'avoir vue traverser le pont à pied.
Fille royale on t'a toujours transportée en litière –
je le sais bien, moi qui attendais souvent de là-bas
le moment où tu apparaîtrais au bout du pont.
Et puis je me précipitais, à pied et plus tard à cheval,
pour être le premier à t'accueillir chez toi.

Chez toi ?! C'était chaque fois seulement pour quelques instants,
et des années séparaient tes rares retours.
Ah, que tu me manquais, tout ce temps !
Petit garçon, j'avais tellement besoin de toi.
Et puis un jour tu traversas le pont une dernière fois,
t'en allant, dans ton monastère, pour toujours.

Certes, je t'entendis, depuis, trottiner dans tes socques,
et le froissement de ton habit, mais
dans la froide antichambre où tu descendais
par l'escalier dérobé

depuis ta cellule. Tu émergeais
chaque fois comme une apparition de l'embrasure sombre,
faisant tout resplendir.

Ton sourire ! Après chaque visite
je le sentais éclairer mon visage des jours durant,
et quand la tristesse le gagnait,
je me hâtais auprès de toi
pour en puiser un autre. Combien de fois,
traversant le pont à pied ou en voiture,
me suis-je demandé où tu trouvais tous ces sourires,
quand autour de toi
il n'y avait que souffrance et mort.

Parfois je me disais
que tu les glissais
comme la lavande entre les pièces de lin
sur les étagères de ta cellule froide et obscure ;
d'autres fois
qu'un sourire s'accrochait à toi,
plume d'aile angélique,
dans un moment presque imperceptible
quand tu descendais l'escalier dérobé pour venir chez moi... »

Il se tait de nouveau. Et moi ? –
À cela, que répondre ? Je me tiens coite ; et cependant je me sens
moi aussi embrassée par ce sourire.

Puis il poursuit son quasi-monologue :
« S'il y a bien quelqu'un qui ait marché sur le pont de Judith, c'est moi.
Chaque fois que je t'avais rendu visite,
j'abandonnais cheval ou voiture
et doucement, comme si l'on m'y avait forcé,
je revenais à l'endroit que j'appelais à part moi
'mon côté' – au Château, chez moi.
Et j'avais toujours l'impression
que pour la deuxième fois en un jour
je franchissais le seuil fatal.
D'abord j'étais content : d'aller de *ton* côté,
chez toi, dans l'éternité. Mais maintenant, dans l'angoisse,
je reviens de chez toi, je reviens chez moi dans le temps actuel.
Je l'ai vécue tant de fois, cette déchirure, tant de fois !
jusqu'à ce que la dernière joie me fût
refusée : mon corps était mort,
et on le menait chez toi en cortège funèbre ... »

Mais je comprends tout cela :
qu'on passe de la joie à l'angoisse, de l'angoisse à la joie ;
aujourd'hui même, j'ai déjà vécu plusieurs fois
ce moment bizarre et singulier où tout s'arrête.
Et en plus sa voix
semble vouloir m'accompagner

de l’autre côté de la ville, *le mien*, dit-il,
pour y feuilleter ensemble le livre du passé
et me rendre présents tous les temps passés. »

Il continue : « Après, je suis revenu. Sans savoir pourquoi.
J’avais tout oublié – moi-même, toi-même.
Que j’étais seul,
tout seul dans une ville horrible
où l’assassin tuait l’assassin.

Ton Esprit s’était échappé, comme un gaz rare.
Je me souviens qu’une fois rentré,
chaque soir je tombais à genoux
et, la tête dans les mains, m’efforçais d’entrevoir
en moi ne fût-ce que la trace de Dieu. Mais tout est vain, et ce constat cruel,
je m’en souviens, me désespérait.
Chaque fois je me tournais vers la fenêtre
pour *Le* supplier de jouer, par un créneau de ciel
entre les cheminées et les frontons,
ne fût-ce qu’une fois, pour moi, un peu
de sa musique en ce monde !

Et nuit après nuit, quatre années durant,
pas un seul écho...
Je ne sais pas pourquoi, je me réfugiais pour finir
dans le vieux moulin de la prière,
y moulant par routine
quelques paroles humaines. Comme si les paroles
avaient le pouvoir magique
de me protéger par miracle
du désespoir qui mène l’homme à se détruire.

Car chaque fois que je m’abîmais, inerte,
au fond vide de mon âme,
la paix m’enveloppait sans crier gare !
Il me semblait alors me fondre
dans le noir liquide de la nuit... »

Nous restons silencieux assez longtemps, et
il me semble remonter l’axe du temps
pour tenter, gémissante, au bord du désespoir,
de le retrouver dans sa solitude d’autrefois.
Je l’embrasse tout doux d’un geste apaisant,
chuchote avec tendresse : « Petit frère, c’est moi,
ta sœur qui t’aime tant et que tu aimes plus que tout.
Déverse en moi comme autrefois
ton surplus de soucis et ta peur du monde,
que ton jeune âge adulte découvre tout juste
et qui se montre tel qu’il est :
désordonné, brutal et terrifiant.

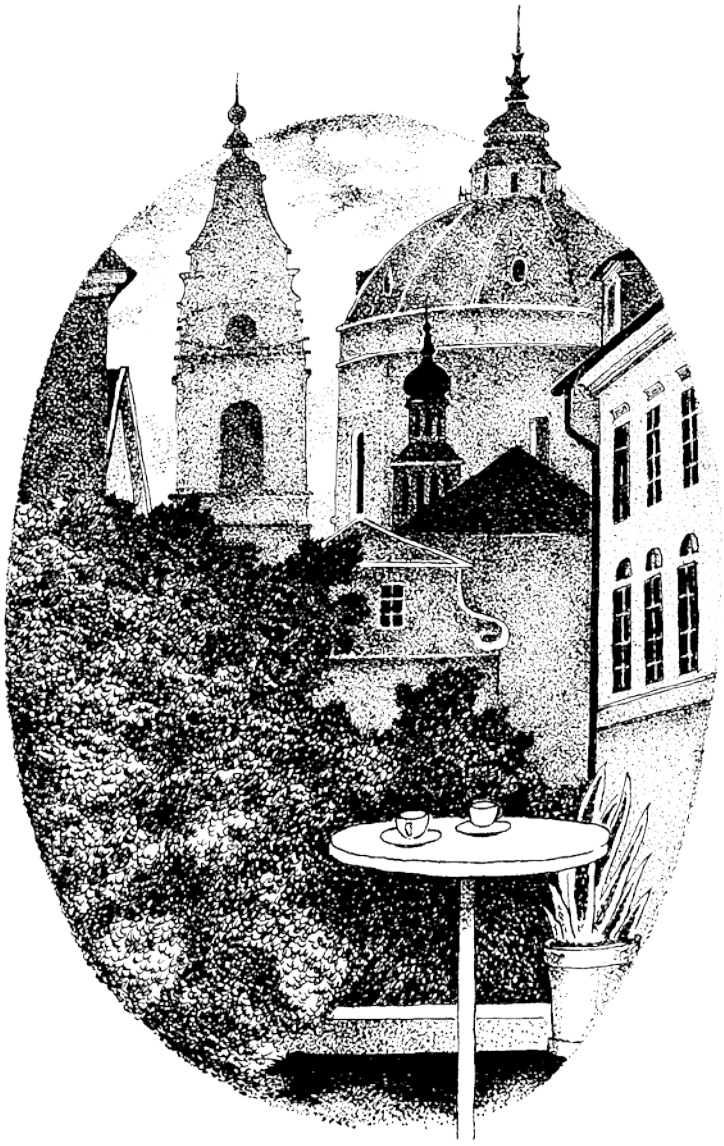
Ainsi, ne t’étonne pas que ta ville ne t’ait offert

que son côté noir et dévasté.
Tu n’as pas encore connu que tout
en ce monde nous est proposé toujours autre.
Cette ville aussi. Cependant
qu’elle nous semble tantôt terrible, tantôt belle,
elle *est* réellement, grandit, avance,
et de temps à autre elle se fait soudain passage
à travers un tas de reliques humaines
et, comme une monstrance,
brille des reflets du soleil vivifiant. »

Semblant lire dans mes pensées, il dit :
« Je me suis souvent demandé
pourquoi il était impossible de se transformer en pierre, ne fût-ce qu’un instant ;
ou bien du moins en arbre séculaire,
de se tenir debout sans bouger et, par l’ultime sensation de l’Être,
aspirer tout l’essentiel de la vie.
Établir si l’essentiel, c’est l’humain,
ce qui discerne, conscient,
ou si c’est l’inconscient, la profondeur,
le substrat d’où provient tout, nous compris,
et où tout revient, sans exception ...

Mais a-t-il du sens, cet effort
de dévoiler la vie,
alors que même cette ville de pierre
a réussi jusqu’ici à maintenir son secret ?
On ne saura jamais si elle n’existe
que par labeur humain,
ou si ses bâtisseurs d’hier et d’aujourd’hui
sont mus par quelque chose
qu’ils pressentent – quelquefois – en leur for intérieur
sans que nul jamais n’en comprenne goutte... »

LES PALAIS



Lady of silences
Calm and distressed…
…Terminate torment
Of love unsatisfied
The greater torment
Of love satisfied…
T. S. Eliot : Ash Wednesday

Je me sens bien en sa compagnie,
dans les espaces des palais et des galeries,
dont les hauts plafonds sont décorés
d'allégories colorées de la vie
à l'âge d'or (ou au paradis ?),
et moi – enchantée dès le vestibule,
je m'envole aussitôt
pour les rejoindre.

Mais au milieu de la foule,
impossible de rester longtemps ainsi sans bouger,
la tête penchée en arrière, l'esprit ailleurs.
Encore heureux qu'on revienne sur terre
en glissant le long des murs de dentelle empesée
à moitié cachés derrière des colonnes gigantesques :
descente douce et élégante.
Je pense toujours à mon premier bal :
nous attendions ainsi, timides,
mi-cachées derrière les colonnes de la salle,
mi-avides de nous montrer
à nos admirateurs impatients.

Non, impossible de rester –
on suit le parcours,
disciplinés, dans le sens prescrit.
On y entend rarement chuchoter,
la voix s'éteint aussitôt,
comme honteuse d'avoir troublé
ce silence concentré...

Même nos pas sont plus frémissement que marche.
J'ai l'impression que c'est l'espace qui nous caresse
de l'éventail du présent, cependant qu'il se fixe
lui-même, c'est-à-dire de côté et ailleurs...

Et nous continuons doucement de la sorte
à monter et descendre les escaliers usés par les pas
vers d'autres chambres, d'autres salles d'exposition.
Et moi ?... Quelquefois, il me semble tout uniment
que je suis venue ici juste pour m'accoutumer
à la beauté de ce monde...
Moi qui, c'étaient ses mots, n'étais habituée
qu'à jeûner, moi la repentante, me voici maintenant
enchantée, qui prends plaisir à ces tableaux, l'un après l'autre !...

Et cet étranger (mon frère ?)... Je sais bien qu'il m'observe
avec tendresse, et moi
je prends plaisir à le lui permettre !...

Et puis, un autre soir, nous voici assis
dans le salon de musique, appuyés l'un à l'autre.
Très doucement tout ce qui n'était qu'en rêve
commence à advenir, ce qu'on pressentait à peine
à se matérialiser, le périssable
à s'arrêter et se fondre en une chose
enceinte des vibrations en nous,
qui n'avait attendu que cet instant
d'émotion musicale – j'ai tant
plaisir à l'écouter avec lui !

Finissons toujours
dans un de ces cafés où l'on est bien...
L'un contre l'autre – *tête à tête* –
taiseux, par moments,
tant que couleurs et musique
vibrent encore trop fort en nous...
Apparemment immobiles, nous attendons, patients,
que cette agitation ait assez baissé...
Échangeons un sourire absent
et enfin cédons aux saveurs et odeurs
j'ai tant plaisir à les déguster – avec lui !

Revenons à petits pas
par la Vieille Ville, la Ville Neuve,
tantôt raboteuse tortueuse
avec son pavé verglacé,
tantôt lisse et douce sous nos pieds,
passant les tapis des rues fabuleuses
ravis par les dessins abstraits des nénuphars
qui, la tête vers le bas, courbés
vers les jours gelés des réverbères,
sans cesse se balancent...

Pas un chat... une ombre, deux, éloignées, solitaires
nous rappellent que la ville sommeille déjà...
Comment ne pas désirer être ensemble,
serrés l'un contre l'autre ;
et même, par moments, nous prendre par la main.
Plus tard peut-être osera-t-il
frôler son visage contre le mien...
j'aurai tant plaisir à le lui permettre !

Toute désarmée
devant la montée de ce sens puissant
je m'entends lui dire :
« Es-tu vraiment sûr que je sois *elle* ?
Que je n'aie dû revenir en ce monde

que pour connaître l’amour physique ?
(peut-être la dernière expérience qui me manquait ?)
Mais conseille-moi, maintenant : comment arriver
à s’aimer physiquement sans s’agripper ?
Comment s’aimer l’un l’autre sans avoir besoin de l’un de l’autre ?
Comment se débarrasser de l’engagement et, partant, de l’habitude,
de désir qui ne s’épuise jamais et attaque
encore et toujours ?... Oui, oui, je sais
que le souvenir ininterrompu de tous ces gestes, mots, odeurs, touchers,
n’existe que dans mon imagination.
.
Mais comment peut-on apprendre à ne pas céder
à son emprise ?... Non, non ! –
je ne me complais pas
à ces réflexions sur moi, sur toi, sur nous ! »

Alors il répond : « Observe ton souffle.
Chaque fois que tu t’en souviens, observe ton souffle
– inspire-expire, inspire-expire –
vois comment le souffle va et vient... »
Et il ajoute que ce conseil,
c’est la monnaie d’une pièce
que je lui aurais donnée il y a des siècles.

Comment le sait-il, où a-t-il appris,
ce mien conseil de jadis ? D’où ?... Comment ?...

LA STATUE

La veille du départ
je me résous enfin
et le force
à m’expliquer :
« Nos présences me suffisent,
mais mon naturel insiste et je te demande
pourquoi tu penses,
pourquoi tu crois, pourquoi tu sais
que ni toi ni moi ne sommes ici
pour la première fois. »

Il me répond en fredonnant un air
que je connais – oui, du Monteverdi,
sur les paroles du cantique de Salomon :

Nigra sum, sed formosa,
filiae Jerusalem.
Ideo dilexit me rex
et introduxit me in cubiculum suum.

Remarquant mon regard de surprise, il réplique :
« C’est toi qui chantes ainsi
quand je suis au pied de ta statue.
Sa face elle aussi est *nigra*, noire,
sans pourtant avoir rien perdu de sa beauté.
Demain tu verras toi-même.

Mais d’abord, que je t’explique
qui sont ces filles énigmatiques de Jérusalem !
Je les appelle tes sœurs, car ce sont elles
qui m’ont mené à toi...

Chacune d’entre elles te ressemblait :
n’ayant pas besoin, elles non plus,
du monde pour *être* –
ni ne requérant
de ses reflets
la preuve d’une existence véritable,
d’une chose réelle.

– La première s’appelait Marie.
D’une demi-génération plus âgée que moi
elle était l’incarnation même de la vie ordinaire ;
emploi banal
– comptable
dans une ville voisine, elle a fait
la navette pendant des années.

Je ne la connaissais pour ainsi dire que de vue.
Et puis un jour – je me rappelle
encore aujourd’hui, c’était un soir d’été,
elle devait revenir de la gare –

elle s’arrêta devant moi sur la passerelle du chenal
et soudain m’adressa la parole : ‘Pourquoi es-tu si ours ?
Tu as tant de bonté en toi
et tu l’ignores complètement !...’

Aujourd’hui je le sais : j’aurais dû marquer cet endroit
d’un cercle d’or. Mais à l’époque ?... Si, au lieu de me parler,
elle avait du parapet jeté une poignée de cailloux,
elle aurait agité l’eau du ruisseau
plus que ses paroles n’agitèrent alors mon esprit immature.

Ce n’est qu’après que l’âge mûr
eut calmé le courant de ma vie
que ses paroles depuis longtemps oubliées
brillèrent au fond de ma mémoire
comme un cadeau offert par elle
qui distribuait à sa façon ordinaire-quotidienne
le réconfort de sa singulière sagesse...

– La deuxième de tes sœurs, je la rencontrai
six ans plus tard. C’était déjà dans La ville,
cette année très cruelle, cinquante-deux,
où s’afficher différent de ce
qu’avait prescrit une bande de coquins et d’usurpateurs
suffisait à bouleverser la vie quotidienne
et parfois à détruire la vie même.

Mais elle, Henriette,
docteur instruite, mon assistante
chez Horák à l’École polytechnique,
semblait n’en avoir cure, ni même conscience !
Je la vois encore
qui s’agenouillait au vu de tous
sur le pavé froid
de Saint-Gilles, lors de la messe du soir.

J’étais jeune à l’époque et donc très curieux,
et j’ai souvent réfléchi
au pourquoi d’une telle dévotion.
Avait-elle des soucis sérieux ?...
Ou le désir insistant de vivre et de souffrir
toute la misère de la mère des sept-douleurs
qui, au pied du calvaire,
– comme elle ici et maintenant – n’arrivait pas à comprendre
pourquoi le monde détruisait, fanatique, tout
ce qui ne lui semblait issu de lui ?

Je ne sais pas et je ne l’apprendrai plus jamais,
son destin en voulut autrement :
elle mit au monde un fils, mais c’est elle
que la mort crucifia.
Ce qu’elle m’a dévoilé ?...

Comprendre la dévotion sans réserve...

– Puis, pendant des années, rien. Et puis un jour,
c'était déjà à l'étranger, au Nord de l'Allemagne,
je fus sans quelconque préparation
confronté à ta troisième sœur – Pamela.
Oui : face à face :
à part le visage
rien ne lui restait plus, car depuis ses seize ans
elle était restée paralysée jusqu'au cou,
plus de vingt ans –
comme coulée dans le béton.

Et pourtant – à chacune de mes visites
elle ne cessait de sourire.
J'eus l'impression qu'elle continuait
à se servir de ce corps qui n'était plus bon à rien :
il lui servait de lest contre l'inanité humaine.
Vrai, je ne vis jamais en elle
le moindre signe de dissipation,
ni entendu le moindre commérage.
À chaque cours de conversation allemande, elle s'y était
couchée dans une concentration parfaitement conciliée...

– Ta quatrième sœur, fille de Jérusalem,
je l'ai croisée dans un temple protestant à Lund.
On aurait dit que la jeune guide-pasteur dans son habit noir
au col empesé sortait du tableau
d'un maître hollandais.
Sa voix, son visage, chacun de ses gestes,
son action, sa démarche étaient dignes et beaux –
toutes qualités évidentes de ce qui était
sur le moment son unique réalité – son être.
Non seulement elle brillait mais elle *était* cette lueur-sainteté...

– Une nièce éloignée fut ta cinquième sœur,
elle n'avait que quinze ou seize ans,
et pourtant connaissait déjà parfaitement sa mission.
Les enfants du voisinage accouraient au chalet sitôt
qu'ils apprenaient sa venue.
Peu après je fus moi aussi associé
à ses histoires féeriques et ses jeux,
comme danser avec une fillette qui s'était salie en jouant,
ou me battre avec un gitan cuivré.
Et elle – comme un ruban, nouait solidement
avec une compréhension subtile
la beauté innocente que donne l'activité pleine de joie...

– La dernière, la sixième de tes sœurs,
tu l'a rencontrée toi-même, par personne interposée.
Tu te souviens ? Là-haut, au Château ?
De ce moment où tu eus besoin de t'installer sur un banc devant l'église

après que tu eusses fait *retour* dans la pesanteur depuis le monde du *silence* ?
Là-bas, juste à côté, dans le couvent restauré depuis peu
quelques jours avant qu'il ne se ferme de nouveau au monde,
dans la chapelle des méditations j'ai observé le dos courbé
d'une jeune novice agenouillée sur ses talons, et j'ai songé
au sens que peut avoir la prière sans les œuvres
et à celui des œuvres sans la prière.

Pendant ce temps, juste devant nous, dans l'espace d'une fenêtre grand ouverte,
l'espace puissamment aérien démultipliait comme une loupe gigantesque
l'attrait des jardins de Petřín au printemps.
Mais je fus seul à l'apercevoir ainsi :
elle, raptée par son paysage intérieur,
semblait ne voir que les jardins bien plus durables
du paradis céleste...

Telles sont donc tes sœurs – les sœurs de Jérusalem,
qui m'amenèrent progressivement chez toi.
Et demain matin au point du jour je t'éclaircirai
le reste des vers du chant de Salomon. »

Sans mal il me persuada
de sortir avec lui tôt le matin
dans le froid glacial :
il me l'avait déclaré,
c'était la seule manière d'apercevoir
ce qu'il avait vu peu de temps avant de me retrouver.

Nous y voici donc, et il poursuit :
« Il n'y a rien de majestueux ici... Rien de rien...
C'est un autre monde, bien différent de l'autre,
là-bas, autour du pont, de la rivière, du Château.
Là tout invitait à la stabilité,
mais ici ?... Les scories d'une humanité en fusion
s'accumulent, la majesté, c'est la dernière chose
qu'on y trouverait.
En effet, elle ne fait que réclamer, toujours quelque chose d'autre :
d'abord la liberté, puis l'esclavage,
tantôt la condamnation, tantôt le pardon
l'exécution et la libération, et surtout
une mie de pain bon marché et des jeux bruyants.

– Je sais bien ce que tu veux me répondre
et je suis d'accord avec toi : dans chaque cœur,
même celui qui semble déjà mort, si on fouille,
on trouvera des éclats de métal étincelant.

Suis-moi et approche-toi avec moi
de cette sculpture majestueuse
et je vais te montrer en quoi elle présente

si peu de ce qui est véritablement majestueux.

Le saint prince au cheval se dressant au-dessus de tous,
c'est notre arrière-arrière-grand-oncle, assassiné par notre arrière-arrière-grand-père,
et la sainte femme qui se trouve devant à sa gauche,
c'est sa grand-mère – donc notre arrière-arrière-grand-mère,
assassinée par sa mère – notre arrière-aïeule...

De l'autre côté se tient un saint moine
qui certes a pu terminer sa vie tranquillement,
mais dont les frères juste après sa mort
furent chassés du pays par un autre de nos arrière-grand-pères...

Après lui vient sans conteste le pire :
la statue d'un saint évêque dénonce vivement
des violences terribles et impies.
Comme il n'était pas des nôtres,
l'un de nos arrière-grand-pères a massacré
presque toute sa tribu.

Qu'il est terrible cet héritage pour nous !
C'est pourquoi m'échappe la raison
pour laquelle leurs descendants que nous sommes peuvent
– avec tant d'orgueil – en faire étalage
devant le monde entier.

Mais il y a encore une statue ;
elle se trouve bien derrière, littéralement
comme le mage noir à l'arrière de la Crèche.
Regarde son visage ! –
Elle n'est pas seulement *formosa*
mais aussi entièrement *nigra*.
On a eu beau la blanchir,
elle redevient noire, encore et toujours.

C'est exactement cela que j'ai remarqué,
comme je flânais un jour en méditant
comme déjà souvent auparavant
sur le legs du saint duc.
Je me disais que ce noircissement incessant,
cela devait quand même symboliser quelque chose d'important.

J'étais alors plongé
dans un livre saint d'une religion orientale,
qui me captivait, je m'en souviens,
du fait que cette religion ne
canonisait pas les martyrs.

Et dans ce livre j'ai appris aussi ceci :
Quel que soit l'objet auquel un homme se souvient
au moment qu'il quitte son corps à la fin de la vie,
il s'incarne en cet objet, par sympathie

pour sa nature.

Ces mots me frappèrent
tel un brusque éclair : si cet adage disait vrai,
alors tu ne pouvais pas rester au ciel pour toujours.
Tu t'y trouvais, c'est vrai, depuis des siècles,
mais tu devais enfin revenir sur la Terre
retrouver ce que tu avais aimé.
Et ce noircissement montrait clairement
que tu étais déjà quelque part dans ce monde. »

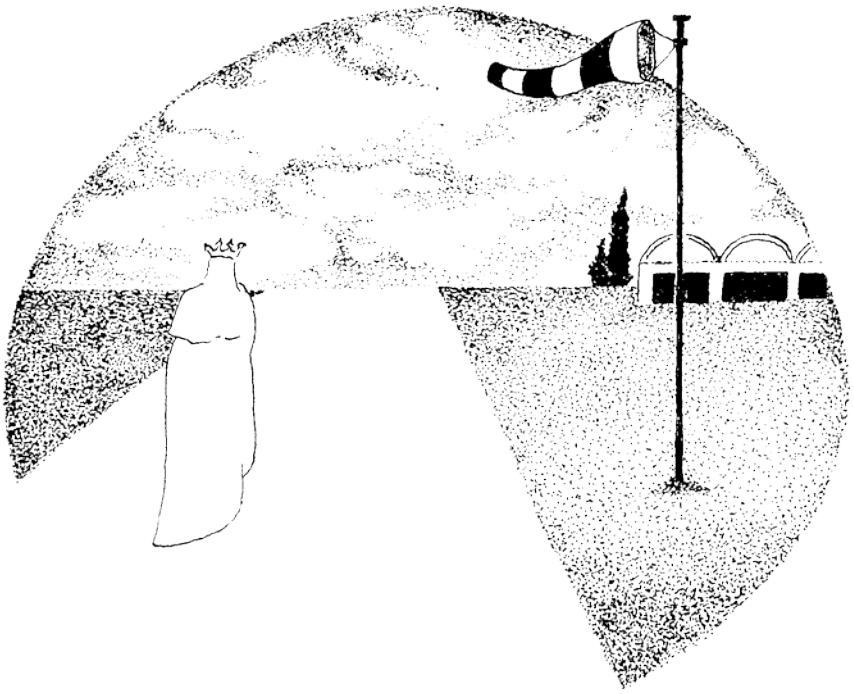
Fascinée par ce récit,
je laisse en moi résonner doucement
chacun de ses mots... Mais il y a quelque chose
qui ne cesse de m'émouvoir
en échos multiples...
Je reste silencieuse pendant un instant...
Et soudain – voici que je sais :
« Ce livre saint et sage, ne parlait-il pas
du retour *en celui* et non *chez celui* ?! –
Si c'est ainsi, qui est l'ancien roi ?
et qui sa sœur adorée ? Ou peut-être
y a-t-il eu déjà plusieurs retours ? Réciproquement
toi-moi, moi-toi, et chaque fois la fin était la même :

je suis devenue favorite du rex
et il m'a ensuite amenée dans ses chambres ?

Ah, mystère des mystères !
Ton nom est femme, ton nom est homme,
ton nom est tout autour de nous et en nous.
Mais comment mettre un terme à cet éternel va-et-vient ?
Donne-moi un conseil si tu sais si bien
ce qu'autrefois elle (moi) lui (te) conseillait
ou elle (toi) lui (me) conseillait. »

Et ainsi m'a-t-il répondu : « C'est tout simple.
Aucune obligation de cesser de s'aimer.
Seulement il ne faut pas que cet amour soit plus fort qu'autre chose.
Nous devons apprendre à aimer tout sans différence.
Cela veut dire : aimer non seulement nous-mêmes
et toutes les créatures vivantes mais aussi plantes et arbres,
et même les pierres. Oui, aimer toute particule de ce mystère
omniprésent, quelque petite soit-elle,
tant que nous nous fondions en lui... »

DÉPART



Je décolle... Et me voici de nouveau toute seule –
mais pleine de ma réflexion du moment :
qui suis-je, en fait ?
et peut-être plus encore : qui étais-je avant de venir ici ? qui serai-je
lorsqu'il ne restera plus rien de ma conscience ?
dans cet espace en proie à une transformation continuelle
(par moi occupé présentement),
qui tour à tour enfle et se dégonfle,
comme machinalement,
dans le rythme du monde hors de moi.

Est-ce bien moi qui vis ?... Ou suis-je « vécue » ? –
« Jouée », dans un jeu auquel
je n'aie pas de part?
Seule la répétition encore et toujours
a de moi fait une personne, et seulement en surface.
Et c'est bien davantage malgré moi que cela s'est fait,
sans qu'en rien je n'y eusse part.
Simplement il n'y avait pas, il n'y a pas
d'alternative, et je n'ai pas d'autre choix,
lorsque je me réveille à la fin de la nuit
et qu'un nouveau jour commence, que de
continuer le travail dicté par le destin.

Et de fait, il y a si peu de choses dont je sois capable
moi-même ! Presque tout – en vérité –
m'est prescrit. Vivre m'apparaît
comme un médicament nécessaire
prescrit par la vie.
Une pilule d'espoir tous les matins,
pour que le plus grand nombre possible de choses
reste à sa place actuelle,
sinon je n'aurais pas eu le courage
de sortir non seulement de la maison
mais aussi et encore moins de moi-même.
À qui et à quoi servirait-elle d'ailleurs,
ma nocturne face intérieure ?
Ce mycélium chargé d'oubli
qui chaque nuit se réveille en sursaut
et compose un jeu pour moi cohérent
de fragments, d'ombres et d'échos
qui peut-être ont existé autrefois,
un jeu qui – se modifiant – me donne
de voir bien plus, en un court laps de temps,
que ce que la réalité me donna.

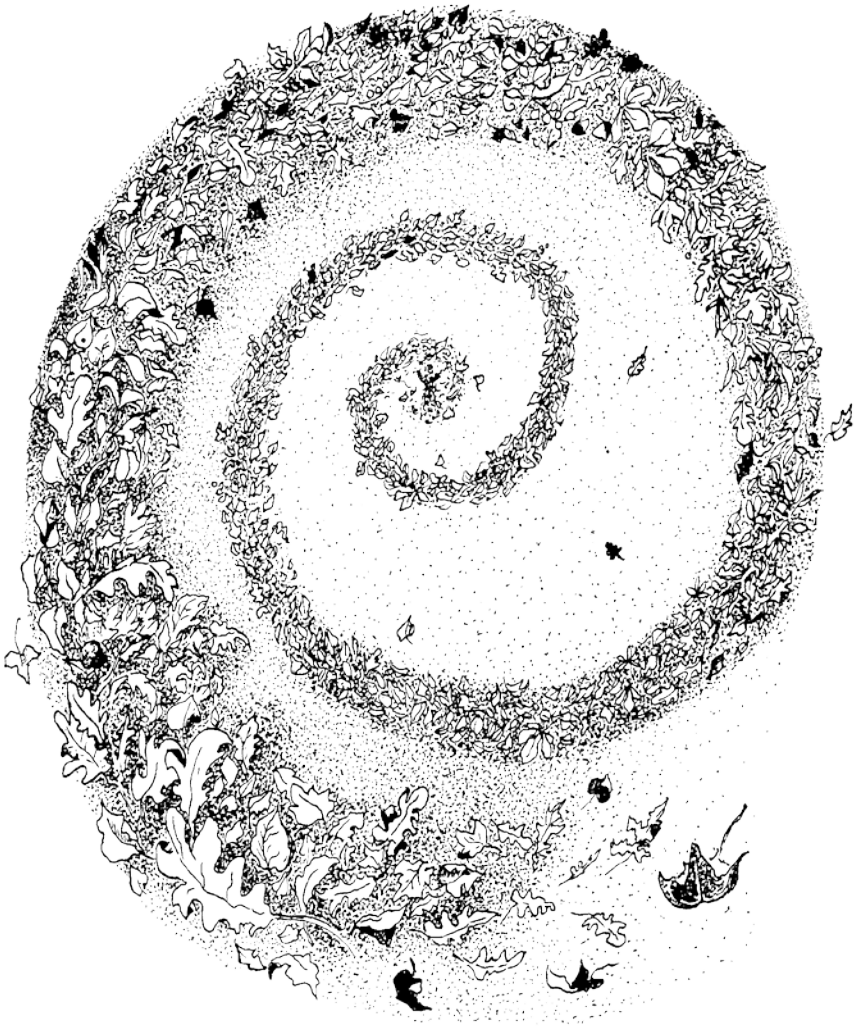
Toute la matinée j'ai l'impression
d'être clouée à la croix des événements.
Écartelée, pendue, aplatie –
sans prise sur ce qui se passe.

J'ignore si, comme Il l'affirme, j'ai déjà vécu

ici auparavant... Pourtant, la vie
semble bel et bien
plus légère que le vol de la plume
prise dans l'oubli éternel et absolu,
que rien ne pourra se transférer de moi
par le non-être d'un vide inimaginable.

Pour l'instant – le décollage encore : je vole
au-dessus du paysage couvert légèrement de neige
doucement grisée de voir
que tout, à la fois, existe sans exister,
cependant – inexplicablement et mystérieusement –
ce tout aime tant ce qui existe en moi et par moi
que le courant de temps en moi parfois est suspendu
et m'éblouit de sa face flamboyant d'or.
Et ainsi – bel et bien
de tous côtés, en dehors et en dedans –
il n'y a que secret, secret...

SEUIL



Temps gris, temps clair, aurore, crépuscule, changement incessant :
Au grand vide j'ai appris à confier mon humble corps.
Nés de l'origine sans dessein, y retournant sans regret,
Les nuages ressemblent à l'homme qui les contemple.
Su Shi (12ème siècle)

Comment maintenir cette immobilité
en laquelle si longtemps j'ai persévéré
alors que, par-dessus le muret du château,
la fixant du regard, je couvrais de nouveau
avec la douceur de la neige
la ville en bas d'une poudre d'amour...

Ô seuil mystérieux et donc incommunicable,
chemin vers la maison d'éternité !
Toi, seuil entre maintenant – et jamais plus.
Entre ici – et nulle part à jamais... Oui,
je t'ai vu de divers angles,
qui attendais, patient, que je te franchisse
et que j'entre – irrévocablement – où ?...

L'entrée vers *là-bas* m'était jusqu'alors
apparue toujours plus sombre que la nuit la plus sombre.
Mais dès que j'eus aperçu tous ces endroits
enchantés, elle se fit transparente, et la terreur qui paralyse toujours un peu
lorsqu'on va vers l'inconnu se transforma insensiblement
en attente (quasi) - joyeuse !?...

Et ainsi je ne suis pas sûre du tout
d'où je sois vraiment *chez moi* !
Certes non dans cette ville des jours ordinaires
où l'on peine même à se lever matin.
Forcer ce corps qui n'a envie que
d'occuper l'édredon,
l'aimé, les rêves,
ce corps qui se débat et ballotte,
rebondit comme le ballon heurté
contre les choses traînant depuis la veille...
Et voilà qu'il faut le laver, nourrir et habiller ;
sortir enfin dans le noir glacé sous la bruine
et ne croiser que pareilles ombres errantes
qui se traînent d'un lieu à l'autre,
charroyant le fardeau qu'ils sont pour eux-mêmes – chaque jour – quelque part...
Où ?...

Et un autre jour, sans crier gare,
et souvent le matin après la pluie la nuit, un dimanche,
les rois morts depuis longtemps semblent vouloir se réveiller...

...cela se passe ici tout comme là –
ne m'a-t-Il pas hier écrit
« ... et ce ruban de chemin, que les pas

ont usé pendant des siècles jusqu'à le faire invisible,
soudain a serpenté, comme lavé de frais,
du Château au pont Charles,
et plus loin à perte de vue
dans le labyrinthe des ruelles de la Vieille Ville...
Tout d'un coup, déjà quasi oublié,
il a réapparu sur la place
devant l'église magique du Týn... » ?

Et voici, miracle, que le soleil aussi
verse de l'or sur les cheveux gris des cheminées.
Sa majesté qui monte doucement fait sonner
non seulement les cloches aux tours de nombreux sanctuaires,
mais aussi le sentiment de fête qu'en chacun d'entre nous
fait naître l'attente du cortège royal...

C'est ainsi exactement que cela se passe – vrai ! –,
mais ce passage injustifié
– de l'ordinaire au solennel –
– du solennel à l'ordinaire –
franchement, cela me tue ! Qu'elle déprime,
cette fluctuation incontrôlable !
Pas étonnant qu'on devienne cynique,
privé d'esprit jusqu'à la moelle.
On s'enivre, on se goinfre et fornique
pour oublier un moment ce *Noir*
qui attend - du coin de l'œil – patiemment.
Je *l*'ai vu entrer dans tant d'yeux mourants !
Il passait (aisément !) par une tache aveugle
dans le vide et n'y a trouvait nulle présence...

Ténèbre du désespoir !
Sédiment en notre fond,
qui s'épaissit en nous
à mesure que notre intérieur secrète
les images de nos projets cupides.

Ce qui en moi les accumule le plus,
ce sont les agonies nombreuses autour de moi.
Et mes proches – et surtout eux –
me font trembler de chagrin, encore et toujours,
pendant de longs jours après et chaque fois je décrois un peu...
Leur regard qui s'abîme semble à chaque fois détacher
un morceau de mon essence.
Confuse, je palpe sur moi les dentelles
de mes intérêts mondains et au compte-gouttes
je détruis ces nombreuses parures
que j'ai cousues avec soin
des années durant.

Je me simplifie de plus en plus...
Je me fais transparente... Et je commence à me voir

moi-même à travers mon habit troué.
Où ?... Ailleurs, plus près ou plus loin,
puisque souvenirs et rêves se sont écroulés :
il n'en reste plus rien ! –
Que j'étais naïve il y a peu encore
de passer mon temps
à les caresser, souvenirs et rêves,
croyant que c'était la seule manière
de devenir la plus réelle possible
et qu'il n'existait autre chose
pour remplir la vie de vraie action...

Ah, elle est si complète, la joie
que cause l'Être transparent *en ce moment* !
Laisser le temps au temps,
qu'il vogue sur les filaments flottant dans l'air à l'été de la Saint-Martin,
puis, avec les feuilles inutiles de l'automne,
tomber et s'installer
dans l'hiver blanc et immobile.
Être entièrement contente en lui et avec lui
et effacer en moi la moindre trace d'espoir
qu'un autre printemps revienne encore.
En avoir assez des changements, de la hâte,
du tourbillonnement des eaux printanières
qui descendent chaque année des montagnes
pour inonder les vallées profondes
que surplombait la ville de ma jeunesse avide de vie.

Oui, se fondre en la neige d'hiver puis,
au début du printemps se dissoudre, s'infiltrer, disparaître avec...

Je n'y suis pas encore, je me rappelle
cette immobilité qui m'emprisonna
longtemps – là-bas – au-dessus de la ville
où j'ai aperçu le seuil de tous les côtés
du secret qui m'attendait.
Ce seuil qu'il ne me reste qu'à franchir... Où ?...

Là où l'être sûrement
ne se souvient ni ne rêve...

POSTFACE

Josef Tomáš a écrit *Le Retour d'Agnès de Bohême* (*Návrat Anežky Přemyslovny*) à Melbourne entre 1996 et 1999 sous l'impression de l'une de ses visites à Prague. Selon ses mots, il avait alors perçu combien restaient présentes dans la ville les beautés et les cruautés que l'histoire y avait déversées. La canonisation d'Agnès de Bohême, qui avait été prononcée peu de temps auparavant (le 11 novembre 1989), a sans doute joué son rôle dans cette prise de conscience.
Agnès Přemyslide (Anežka Přemyslovna), sœur du roi de Bohême Venceslas I^{er} (Václav I., 1205 – 1253), vécut de 1211 à 1282. Après que ses fiançailles avec Henri de Staufen, le fils de Frédéric II, empereur du Saint empire romain germanique, eurent été rompues, elle se trouva libre d'engagement et se consacra à des œuvres religieuses. Elle introduisit en Bohême l'ordre des Clarisses, devint la première abbesse du couvent qu'elle fonda à Prague, en plus d'un monastère de Franciscains et d'un hôpital. Elle fut aussi la fondatrice de l'ordre tchèque des Chevaliers Croisiers-à-l'Étoile-Rouge. Le couvent et l'hôpital devinrent célèbres pour l'assistance qu'ils procuraient aux pauvres et aux affligés. Agnès fut enterrée dans le couvent, mais sa sépulture n'a pas été retrouvée.
Dans les Pays tchèques, Agnès Přemyslide (dite plus tard Agnès de Bohême) fut révérée comme une sainte, dès sa mort, comme un symbole de bonté, de compassion et d'amour. Elle fait partie des personnages de la célèbre statue équestre de Saint Venceslas (du sculpteur Myslbek, sur la place Venceslas de Prague). Son personnage inspira artistes et poètes, parmi lesquels il faut citer le prosateur František Křelina, les poètes Jaroslav Seifert, Jan Zahradníček, Jaromír Hořec et Vladimír Holan, dont des vers sont cités ici.
Dans ce texte, un homme et la femme qu'il a invitée à Prague déambulent dans la ville. Personnages contemporains, ils n'en apparaissent pas moins aussi comme le reflet du roi tchèque Venceslas et de sa sœur Agnès, qu'on sait avoir été unis d'une affection profonde (Agnès fut souvent la conseillère de Venceslas).
Dans les treize poèmes de ce cycle, l'auteur laisse parler alternativement ces deux couples : considérations, questions et réponses à la quête du sens de l'Être humain face à la présence et à l'éternité. Le rapport du roi à Agnès se définit par cette requête qu'il lui fait : « Mène-moi en toi là-bas, où je pressens la stabilité invariable ! / Toi, tu l'avais trouvée, tu t'y étais sise »…
Les deux flâneurs visitent des lieux praguois en relation avec le personnage d'Agnès, et la femme cherche sans cesse des preuves du fait qu'elle ait bel et bien été, jadis, elle-même Agnès. Elle cherche aussi le sens de ce « retour » : « aimer non seulement nous-mêmes / et toutes les créatures vivantes mais aussi plantes et arbres, et même les pierres. Oui, aimer toute particule de ce mystère omniprésent, quelque petite soit-elle, tant que nous nous fondions en lui... »
Hana Tomková, 2014

NOTES ET TRADUCTIONS

« …car, à dire le vrai, je l'aime autant que mon épouse et mes enfants et tout ce qui est bon, voire lui porte plus d'affection qu´à tous les autres êtres mortels.
A Prague, 9e année de notre règne. »

Venceslas IV, roi des Bohémiens, lettre adressée au pape Grégoire IX

La Rue
Memento mori ! *Souviens-toi que tu vas mourir* !

Le Sanctuaire
sursum corda *haut les cœurs !*

La Ville
Vladimír Holan, *Toskána* (traduction française : *Toscane*, par Yves Bergeret et Jiří Pelán, Atelier La Feugraie, Saint-Pierre la Vieille, 2001, p. 15) ; traduction remaniée.

Agnès, vierge, fondatrice de l'ordre des Croisiers-à-l'Étoile-Rouge et du couvent Saint-François.

Les Palais

Lady of silences
Calm and distressed
. . . . . .
. . . *Terminate torment*
Of love unsatisfied
The greater torment
Of love satisfied . . .
—T. S. Eliot, *Ash Wednesday*

Ma Dame des silences
Tranquille, désolée
. . . . . .
. . . Terminez le tourment
D'amour insatisfait
Et celui, plus cruel,
De l'amour satisfait. . .
—T. S. Eliot, *Mercredi des Cendres*
Traduit par Pierre Leyris, 1964

La Statue

Nigra sum, sed formosa,
filiae Jerusalem.
Ideo dilexit me rex
et introduxit me in cubiculum suum.

Je suis noire mais belle,
ô filles de Jérusalem.
C'est pourquoi le roi m'a aimée
et introduite dans son lit.

Traduction de Maurice Bonnafous

l'année la plus cruelle, cinquante-deux

Le « coup de Prague », coup d'État de février 1948, transforma la Tchécoslovaquie en pays communiste et fut suivi par une série de procès, publics et secrets. Entre 1948 et 1956, 244 personnes furent exécutées pour motifs politiques et 8500 autres moururent suite à la torture ou la prison. 100 000 personnes au moins furent emprisonnées pour des actes hostiles à l'État communiste. Au début des années 1950, il y avait 422 camps de concentration en Tchécoslovaquie dans lesquels les gens ont été détenus dans des conditions horribles. En 1950, le nombre de prisonniers dans ces camps s'élevait à 32 638 hommes et femmes; 16100 d'entre eux furent envoyés pour travailler dans les mines d'uranium.

C'est un autre monde, bien différent de l'autre,
La place Venceslas, où se dresse la statue équestre du saint.

Le saint prince au cheval se dressant au-dessus de tous
Saint Venceslas

De l'autre côté se tient un saint moine
Saint Procope (Prokop) de Sázava (env. 970–1053). Il étudia à Prague, entra dans les ordres, puis se fit ermite, devint enfin l'abbé fondateur du couvent bénédictin de Sázava non loin de Prague.

la statue d'un saint évêque
Il s'agit de saint Adalbert (956–997), premier évêque de Prague né en Bohême. Il se fit missionnaire et mourut en martyr, considéré parfois comme le saint patron des pays tchèques.

Quel que soit l'objet auquel un homme...
Bhagavad Gita, 8.6

Seuil

Au nom de Prague se réfèrent plusieurs légendes. Cosmas, dans sa *Chronica Boemorum* (1119-1125), fait dire à la princesse Libuše : « Je vois un grand Château dont la gloire monte jusqu'aux étoiles. La rivière Vltava se fraie un chemin à ses pieds. C'est là qu'il vous faut aller. Au profond de la forêt, vous trouverez un homme en train de tailler le seuil de sa maison. Voilà où vous édifierez un château que vous nommerez Prague (Praha) d'après le mot désignant le seuil (práh). Et comme tout seigneur baisse la tête pour franchir le seuil d'une demeure, ainsi les plus grands de ce monde baisseront-ils la leur devant ce château. »